Gérard Cartier

Une Babel

Quelques lectures

(Cliquer sur le titre pour accéder à la note)

Thomas Bernhard : Maîtres anciens (1985)
Antoine Blondin : Un singe en hiver (1959)
Colette : Claudine à l'école (1900)
Pascal Commère : Chevaux (1987)
Madame d'Aulnoy : Contes de fées (1697)
Marie Darrieussecq : Fabriquer une femme (2024)
Carlo Emilio Gadda : La Connaissance de la douleur (1963)
Sylvie Germain : Jours de colère (1989)
Cécile A. Holdban : Premières à éclairer la nuit (2024)
Hédi Kaddour : La Nuit des orateurs (2021)
Jean-Yves Laurichesse : Retour à Oppedette (2021)
Jean-Yves Laurichesse : Les réalités premières (2023)
Andreï Makine : Le Testament français (1995)
Andreï Makine : Une femme aimée (2013)
Andreï Makine : L'archipel d'une autre vie (2016)
Roger Martin du Gard : Vieille France (1933)
Antoine Volodine : Terminus radieux (2014)

Je termine, assez déçu, et même un peu irrité, *Fabriquer une femme* (POL, 2024), le dernier roman de Marie Darrieussecq, autrice que j'ai beaucoup lue, toujours avec intérêt jusqu'ici, au point d'enregistrer jadis un long entretien avec elle pour la revue *Secousse*. C'est le récit de deux adolescences, puis de deux jeunes vies parallèles, celles de Rose et de Solange, deux amies du village fictif de Clèves, au Pays Basque, que nous avons déjà rencontrées dans d'autres romans.

Le livre se présente comme un diptyque. La première moitié suit Rose, qui a le destin de la plupart des jeunes filles de l'époque (les années 1980, au début du livre). Elle s'est liée depuis l'enfance par un amour incertain, mais durable, qui rédime la vie courante – celle qui brise la barque des grandes passions. C'est, paradoxalement, la partie la plus intéressante, car la plus tenue, la plus vraie, et la langue, quoiqu'assez lapidaire, est émaillée de belles trouvailles.

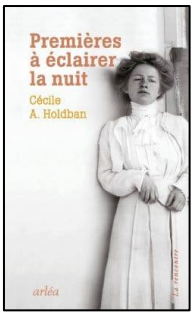
La seconde moitié du livre nous montre les errances sentimentales (ou plutôt sexuelles) de Solange, qui devient mère à 15 ans. Elle abandonne l'enfançon à sa propre mère, puis échappe à la neurasthénie en rêvant de théâtre – avant de se laisser griser et emporter dans le tourbillon d'un monde factice, celui de la nuit, de la musique et du cinéma, à Paris, puis à Londres, et enfin à Los Angeles, *of course*. Après une scène d'accouchement, très forte, qui marque le lecteur, l'essentiel de cette partie m'a semblé aussi faux, dans son écriture, que le petit monde où subsiste tant bien que mal l'héroïne. La langue de l'autrice, qui veut mimer celle du milieu qu'elle décrit, est complaisante, et souvent déplaisante, gorgée d'américanismes, et sans grande invention. Sans parler de quelques allusions mee-tooesques lourdes et quelque peu anachroniques, qui flattent les emballements du moment.

Une courte troisième partie, greffée sans nécessité véritable sur le corps du roman, nous transporte à Los Angeles, où Rose et Solange se retrouvent quelques jours. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de Marie Darrieussecq pour terminer son récit par cette excroissance parasite, qui m'a fait penser à ces corps composites que collectionnent les musées de tératologie ?...

Morale : Où l'on vérifie que l'on ne se grandit pas à vouloir chevaucher le tigre de l'époque.

PS. Un peu de physique amusante. Marie Darrieussecq est forte en thème (elle a publié il y a des années une intéressante adaptation des *Tristes*, d'Ovide), mais il semble qu'elle ait séché les matières scientifiques – et son éditeur aussi. C'est ainsi qu'on lit avec surprise « le degré d'*hydrométrie* », et qu'on découvre cet étrange phénomène de géométrie non euclidienne : « la bite à quarante-cinq degrés par rapport au corps, comme un porte-manteau ».

(17 mars 2024)

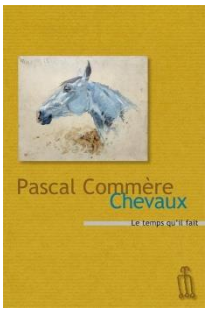


Je recommande vivement la lecture de *Premières à éclairer la nuit*, de Cécile A. Holdban (Arléa, janvier 2024), que je viens de lire quasiment d'une traite, contrairement à mes habitudes. Ces *Premières* sont 15 poétesses du XXe siècle, de toutes origines géographiques (hormis la France), certaines célèbres (Anna Akhmatova ou Sylvia Plath par exemple), d'autres qui m'étaient jusqu'ici totalement inconnues (l'iranienne Forough Farrokhzad ou l'italienne Antonia Pozzi par exemple) – et c'est l'une des vertus de ce livre que de nous les faire découvrir. Chaque poétesse, introduite par un court poème et un portrait, fait l'objet d'une dizaine de pages.

On pourrait croire à une sorte de manuel littéraire. Il n'en est rien, car Cécile Holdban ne se contente pas de dresser un portrait de ces femmes : elle les incarne, se glissant dans leur chair, faisant sienne leur esprit souvent tourmenté, s'assimilant même leur langue, en incorporant à son texte (qui prend la forme d'une lettre de la poétesse à un proche – et Cécile Holdban évoque avec raison à ce propos « les voix qui montent des tombes du cimetière de Spoon River »), en incorporant donc à son texte des bribes de leurs poèmes, simplement distinguées par l'italique. Il s'agit donc d'une œuvre littéraire, d'autant plus passionnante qu'à travers ces 15 « miniatures », nous parcourons un éventail assez large d'expériences et de sentiments.

Ce livre est aussi l'occasion pour Cécile Holdban de soulever quelques questions opportunes, par exemple sur l'existence ou non d'une poésie spécifiquement féminine, à quoi elle répond que cette idée est réductrice : « ... en chaque personne, il est probable que ces deux pôles – féminin et masculin – coexistent et se manifestent, avec plus ou moins de force ou de vigueur, parfois tour à tour. » Et d'ajouter : « Et même si, peut-être pour des raisons autant physiologiques que culturelles, ce pôle féminin s'est manifesté dans l'écriture par une sensibilité et une sensualité plus incarnées, un lien au monde vivant plus ancré, ces caractéristiques ne sont pas pour autant l'apanage des femmes ». Manifeste est aussi le poids de l'Histoire et de la religion.

Quant à moi, m'a frappé le fait que sur les 15 poétesses, 7 se sont suicidées, une autre l'a tenté, plusieurs ont séjourné en hôpital psychiatrique, ce qui fait que bien peu de ces femmes ont vécu une existence normale. Que faut-il en conclure ? Vérité profonde, qui lierait la pulsion de l'écriture à l'attrait de la mort (qu'on devrait donc retrouver à l'identique chez les hommes), ou effet *physiologique*, fruit « d'une sensibilité et une sensualité plus incarnées » ou encore biais méthodologique, comme disent les scientifiques : attirance de Cécile Holdban pour ces femmes tourmentées, évidemment plus propres à nourrir une œuvre littéraire ? Quoi qu'il en soit, c'est l'un des mérites de ce livre que de nous inviter à une réflexion plus large que la seule appréhension de ces 15 destins individuels. *(12 janvier 2024)*

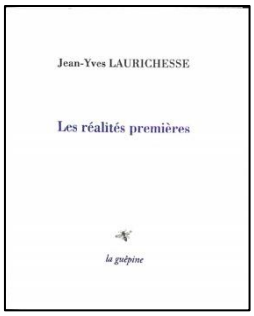


Le Temps qu'il fait reprend en format de poche un récit de Pascal Commère, *Chevaux*, initialement paru en 1987 chez *Denoël*, qui avait alors été récompensé par la Bourse Del Duca et avait valu à son auteur une reconnaissance immédiate. C'est l'histoire de la fascination, puis de la passion exclusive d'un tout jeune enfant pour les chevaux. Tous, ceux qui naissent et qu'on choit, et ceux que les fermiers battent, sous le ventre desquels ils allument un feu pour les faire avancer, ceux vieux ou blessés qu'on déferre avant l'abattoir. Passion surtout pour les juments de course que soigne, entraîne et monte son père pour le compte d'un petit châtelain de province – petit (Monsieur Jean roule dans une 403 conchiée par les pigeons), et humain avec ses fermiers, mieux qu'on ne l'était souvent alors dans les campagnes.

Nul besoin de nourrir un intérêt particulier pour ces grandes bêtes nerveuses pour être pris par ce récit, dont le ton de voix très particulier restitue avec une grande justesse les émotions de l'enfance. Il est au passé, c'est Commère qui s'exprime (il s'agit d'une autobiographie), mais il le fait en se glissant dans la peau de celui qu'il était, sans recourir aux facilités du genre, sans singer par exemple la naïveté supposée des enfants de cet âge. Le livre est fait de bribes de souvenirs montées sans souci excessif de la continuité, qui installent peu à peu un climat de tension. La famille est pauvre, la vie difficile, l'enfant est en butte aux vexations d'un grand frère qui refuse l'école. À ses moments libres, quand il ne rend pas visite aux chevaux, l'enfant s'isole pour leur écrire ses chagrins sur les pages des catalogues illustrés de lingeries féminines de sa mère.

Un jour, son père fait une mauvaise chute. On prédit à l'orphelin qu'il sera lui aussi jockey – la pire des malédictions pour sa mère. Et vient le moment où il écrit sur le catalogue, dans son petit latin, une lettre au Comte qui pourrait l'introduire dans la carrière…

(25 novembre 2023)



Ce petit livre nous plonge dans un monde disparu, les campagnes de la fin des années soixante, dans le centre de la France, avant que la révolution agricole voulue par l'Europe ne condamne les petits agriculteurs et la polyculture traditionnelle, au profit de quelques grosses fermes spécialisées recourant aux méthodes industrielles. Jean-Yves Laurichesse est issu d'une famille urbaine mais, étant enfant, il revenait tous les étés dans une maison de famille en Corrèze, au pied d'une colline où s'étageait une ferme : « d'abord le hangar à bois, puis la grange, puis le corps d'habitation, là-haut, dont le toit de lauzes, l'été, se détachait sur le ciel bleu. » Sa fascination infantile pour les engins agricoles le pousse vers la ferme. Il se prend peu à peu d'intérêt pour les travaux champêtres au point d'y participer, d'abord par jeu, puis mu par une vraie passion, allant jusqu'à envisager sérieusement d'être agriculteur. Il sera professeur d'université, spécialiste de Giono et de Claude Simon, mais cette passion précoce a laissé une empreinte profonde en lui, dans son rapport au monde et ses goûts littéraires.

La lecture de ces *Réalités premières* est un plaisir constant. Qui a connu la campagne à cette époque, sur les terres de petite montagne, sera frappé par sa justesse. Il se trouve qu'enfant j'ai vécu la même expérience, dans le Dauphiné, et lisant Laurichesse, j'ai retrouvé intacte la ferme de mon oncle : l'étable à la lumière chiche, le bruit dans la seille du lait de traite, la grange à foin où les enfants se cachent, « soûlé[s] de chaleur et d'odeur » ; j'ai revu la salle commune à la longue table couverte de toile cirée au-dessus de quoi bourdonnait le ruban à mouches, l'évier de pierre dans un renfoncement et, au mur, le baromètre qu'on surveillait anxieusement « à petits coups de doigt sur la vitre ». Laurichesse restitue aussi les gestes du travail, les vaches qu'on mène en patois, le gaulage des noix et ces « travaux majuscules » qu'étaient les foins, à l'époque où « on alignait encore les andains avec de grands râteaux de bois obliques ».

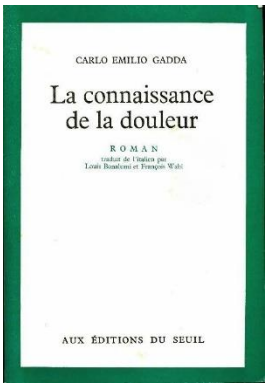
Bien qu'empreintes d'une certaine mélancolie, ces pages n'idéalisent en rien la vie à la ferme – la Corrèze n'est pas l'Arcadie. La vie y est difficile, les travaux pénibles, les hommes durs envers eux-mêmes – et parfois, envers les autres, impitoyables. Ainsi des pages consacrées à la bru de la fermière, que celle-ci tyrannise jusqu'à la dépression et au divorce : « Si la paysanne corrézienne était vouée à servir son mari, sa revanche était de régner sur la vie domestique, ainsi que sur la basse-cour (poules et lapins), que les hommes lui abandonnaient volontiers. Or on ne règne pas à deux, et que le royaume soit minuscule n'y change rien. » Et à propos de la condition des femmes, il corrige en passant quelques préjugés de ceux qui jugent de la campagne sans y avoir mis les pieds : « Je crois n'avoir jamais vu Yvonne que debout, […] servant à table non pas humblement ni servilement, mais de toute la hauteur de sa prérogative… ». On ne saurait mieux dire.

(31 octobre 2023)

Venu au château de Maisons-Laffite pour l'exposition sur les "magies baroques", j'avais remarqué parmi les quelques livres présentés sous le comptoir les *Contes de fées* de Madame d'Aulnoy, soulignés par un bandeau indiquant qu'ils étaient au programme de l'agrégation 2022. Évidemment, cela a piqué ma curiosité, d'autant que j'aime beaucoup la langue et la littérature du XVIIe : je les ai achetés et lus à la première occasion. Hélas, à deux exceptions près, ces contes sont assez décevants. Cela tient d'abord à l'art assez limité de la conteuse, à son vocabulaire souvent bêtifiant (d'une princesse qu'on va marier : « Rosette sentant de l'eau, elle eut peur d'avoir fait pipi au dodo, et d'être grondée »), à ses grands écarts de style, que son imagination, vive, ne rachète pas.

Quelle mouche, ou quelle méchante fée a piqué le jury qui a choisi ces contes pour l'agrégation ? L'éditrice en fait une introduction intéressante, mais son insistance sur le "féminisme" de Madame d'Aulnoy a peiné à me convaincre, de même que ses efforts pour lui trouver de la profondeur et même, en excipant de la psychanalyse, un penchant secret pour le libertinage. Ces textes, selon l'éditrice, seraient « à peine moins subversifs que les contes mystificateurs de Diderot »... Pauvre Diderot ! Si l'on voulait mettre une femme au concourt, pour répondre à je ne sais quelle mesquine comptabilité, pourquoi ne pas avoir choisi une écrivaine de meilleure qualité, dont la littérature de l'époque ne manquait pas ?

(1 octobre 2023)



Roman célèbre, que j'avais commencé à lire il y a... trente ans ? sans parvenir à l'achever (mon temps était alors mité par le métier), et que sous un prétexte fallacieux (je suis à la recherche d'un roman dont il ne me reste qu'une brève note dans l'un de mes carnets, dont la seule chose que je sais est qu'un personnage se nomme Efisio ; or, le chat de Geppetto m'a affirmé que ce roman est *La Connaissance de la douleur* : ce qui est faux), je viens enfin de lire dans son intégralité.

C'est un roman inachevé, de peu, (il ne lui manquerait qu'une dizaine de pages), et d'ailleurs inachevable, selon François Wahl, l'un des deux traducteurs : comment le personnage principal, Gonzalo Pirobiturro d'Eltino, qui a beaucoup de traits communs avec l'auteur, pourrait-il être coupable de l'action abominable que le roman tend à lui prêter ? Mais, par ailleurs, comment le coupable pourrait-il être un autre que lui ? Qu'on me pardonne ces formules contournées, qui visent à ne rien divulguer de l'intrigue... Nous sommes donc dans un pays imaginaire, au pied de la Cordillère des Andes, le Maradagàl (qui a toutes les apparences de la Brianza, la région de piémont au nord de Milan où la famille Gadda avait une villa, minutieusement décrite dans le roman), au début des années 30, au sortir d'une guerre victorieuse contre le Paradagàl (Mara contre Para : guerre de la mère contre le père ?). Le héros, si l'on peut le qualifier ainsi, souffre des séquelles psychologiques de cette guerre, au cours de laquelle il a perdu un frère (comme Gadda lui-même), et aussi d'une humeur atrabilaire qui lui rend insupportable la fréquentation de ses semblables, qu'ils soient de la bourgeoisie ou du petit peuple de péons et de lavandières qui s'insinue chez lui avec la complicité de sa mère.

Mais l'intrigue, que Gadda conduit avec une grande désinvolture, importe assez peu. C'est un livre qui ne tient que par la langue. Elle est d'une extraordinaire invention, foisonnante, labyrinthique, mêlant tous les registres, tour à tour savante et triviale, claire et obscure, saturée d'allusions littéraires, historiques et personnelles, dont François Wahl, dans sa belle postface, nous donne quelques clefs. Je me suis souvent plaint de la piètre qualité des traductions de romans. Celle-ci, due à Louis Bonalumi et François Wahl, est admirable : somptueuse, d'une extrême richesse, et même d'une folle invention, créant des néologismes dans notre langue pour remplacer ceux, très nombreux, de l'original italien, ajoutant même à l'occasion, sans déparer aucunement, quelques réjouissantes « notes du traducteur » en bas de page, dans le ton de l'auteur. Presque tout le plaisir de la lecture réside dans la langue de Gadda – le seul, peut-être, des écrivains modernes à avoir su donner vie au vieux rêve de Faubert.

C’est aussi la limite de ce roman, ce qui fait que Gadda est inférieur aux grands écrivains du siècle, Claude Simon ou Faulkner par exemple. Car les tourments du personnage principal et sa dureté dans ses rapports avec sa mère ne suffisent pas à créer un monde. Mais c’est une expérience de lecture qu’il faut avoir faite, ou plutôt vécue, une fois dans sa vie.

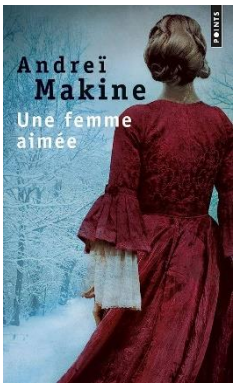
(1 juillet 2023)

Un troisième roman d'Andreï Makine, acheté en 2016 sur la foi des critiques (« Formidable roman d'aventures, *L'Archipel d'une autre vie* est aussi une quête intérieure portée par une plume rude comme la beauté. » écrivait alors *Le Matricule des Anges*), patientait depuis dans ma bibliothèque : quel dommage de ne pas en avoir profité avant, au lieu de peiner sur quelques auteurs ingrats – dernièrement sur Annie Ernaux, dont j'ai lu ou relu toute l'œuvre pour tenter de répondre à la question, qui a été débattue à son propos : « Le style est-il de droite ? » Car ce roman de Makine est effectivement formidable. Il s'agit presque d'un drame classique : unité d'action (la longue course de cinq soldats soviétiques aux trousses d'un prisonnier qui s'est échappé lors d'un transfert vers un camp), unité de lieu (la Sibérie orientale, dont le paysage sauvage inscrit l'action moins dans la géographie que dans le mythe, comme chez Volodine per exemple), et quasi unité de temps, seulement troublée par une construction en abyme, le récit principal étant inséré dans un récit secondaire qui le reflète, le met en perspective historique et lui fournit une sorte de morale.

J'ai lu ce roman en quelques heures. Il vous attrape et ne vous lâche qu'à la dernière page – et, miracle, on le referme sans éprouver l'impression, si courante en pareil cas, de s'être fait avoir et d'avoir perdu son temps. Le récit reste inscrit dans la mémoire, un peu à la manière de ceux de Conrad – j'ai pensé à *Au cœur des ténèbres*, à tort sans doute, mais cette référence, même si elle est peut-être excessive, dit quelque chose de la puissance du roman de Makine.

Il y a bien sûr quelques imperfections – quel livre est dans défaut ? D'abord pour les réflexions morales qui parsèment ces pages, justes, mais un peu superficielles. Est-ce bien grave ? Relisons les tragiques grecs : leur pensée n'est-elle pas elle aussi sommaire et convenue, sans gêner pour autant l'appréhension de leurs fables, participant même au charme des œuvres ?). Et aussi pour le style qui est, comme je l'ai déjà signalé pour un autre roman de Makine, d'une grande efficacité, mais sans exigence particulière quant à la forme, sans véritable invention. Il n'empêche. Tel quel, *L'archipel d'une autre vie* est un formidable roman.

(20 juin 2023)



Le Testament français m'ayant beaucoup plu, j'ai tiré de ma bibliothèque, où il dormait depuis des années, un autre roman d'Andrei Makine : *Une femme aimée*. De façon assez inattendue, cette femme, c'est la Grande Catherine, la protectrice de Diderot, la disciple des philosophes, qui malgré ce penchant pour les idées sociales novatrices était dotée d'une volonté de puissance farouche. Elle nourrissait en outre un appétit charnel hors du commun : la légende la montre faisant son plaisir (et leur fortune) d'une succession d'amants, toujours des jeunes gens calibrés pour le rôle (un docteur et une comtesse s'assuraient auparavant de la chose pour elle), jusque dans son grand âge, auxquels elle se livrait dans un boudoir caché derrière un miroir escamotable de son salon de réception, entre deux rendez-vous diplomatiques. Ce serait peu intéressant (d'autant que Makine est trop fin pour se complaire à ces gaillardises) si le roman n'était à triple fond.

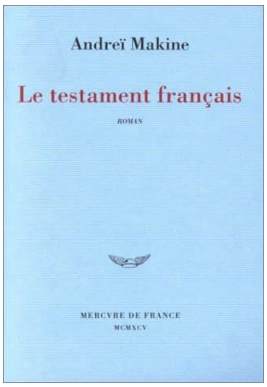
Car nous sommes en Union Soviétique, dans les années Brejnev. Oleg, le jeune héros du roman, tente de faire un film sur l'impératrice, que l'histoire officielle a figé dans une figure brutale et haïssable. On le voit se documenter dans la chambre de son appartement collectif, convaincre la censure d'accepter son scénario et de financer le film, enfin en accompagner la réalisation dans un permanent compromis entre conformité à la réalité historique et respect de la doxa soviétique. Plus tard, après la chute du mur et l'explosion de la société russe, livrée aux pires excès du capitalisme, Oleg se voit contraint pour survivre de faire de son sujet une série télévisée outrageusement libidineuse, au profit d'un ancien camarade parvenu – mais chez Makine, les pires personnages cachent souvent un secret qui les justifie ou les nuance.

Le troisième fond est d'ordre plus intime. Malgré ses nombreux amants, Catherine n'était pas aimée, ou plutôt ne l'a été qu'une fois, par un amant désintéressé, passion apparemment jugée néfaste à l'État – Catherine préparait peut-être un voyage incognito à l'étranger pour vivre son amour à sa fantaisie. C'est un roman où les jeux de miroirs sont incessants – c'est ainsi qu'on verra Oleg accomplir ce que Catherine à été empêchée de faire. Mais ne dévoilons rien...

Comme dans *Le Testament français*, le livre est hanté par une interrogation sur ce que signifie appartenir à la nation russe. On sait que Catherine était Allemande et n'a vécu en Russie qu'après avoir été choisie par la Tsarine pour épouser son fils. Par ailleurs, Oleg Erdmann, le héros, est l'un des descendants des Allemands qui ont suivi la jeune femme en Russie ; sous la période soviétique, ceux-ci bénéficiaient d'un statut national particulier – qui s'est avéré dangereux pendant la guerre.

L’écriture de Makine est efficace ; il a incontestablement un univers ; ses romans sont non seulement intéressants, mais ils ont une couleur particulière (très sombre ; l’humanité ne semble mue que par la recherche de la richesse, de la puissance et du plaisir, au prix des pires turpitudes ; l’Histoire n’est qu’une succession de guerres et de massacres...). Que lui manque-t-il pour être ce qu’on appelle un « grand écrivain » ? Sans doute une langue originale, travaillée dans sa pâte.

(16 juin 2023)

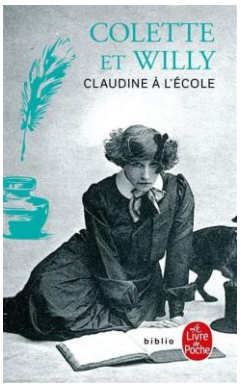


Vive les boîtes à livres ! C'est là que j'avais trouvé *Le testament français* d'Andreï Makine, il y a bien des années. Il y a une semaine, après deux livres de Lydie Salvayre lus coup sur coup qui m'avaient fait douter de la littérature, en désespoir de cause, j'ai finalement tiré ce *Testament* de la planche où il dormait auprès de deux de ses congénères du même Makine, non lus. Une carte postale s'en est échappée, dont je donne une photo, datant manifestement du Minitel et portant au dos un long mot d'amour à une certaine Emmanuelle : « Tu es mon rayon de soleil... Tu es inimaginable même dans le monde de Walt Disney... » Je la tiens à disposition de l'ingrate Emmanuelle, ou de Didier, le signataire, s'ils se font connaître, de même que la feuille manuscrite qui l'accompagnait, où est listée la signification de certaines images récurrentes qui paraissent dans les rêves.

C'est sous ces auspices équivoques que j'ai commencé *Le testament français*. Et j'ai été aussitôt intéressé, touché, séduit, étonné, ému par ce roman, qui semble si vrai que j'ai cru jusqu'au bout qu'il s'agissait d'un récit autobiographique, et que je l'ai lu très vite – bien qu'il soit d'une belle écriture, ce qui m'incite d'ordinaire à une lecture au pas de montagnard. Presque toute l'histoire se déroule en Union Soviétique. Elle débute au milieu des années 60, alors que le narrateur est enfant (Makine est né en 1957). Au cours d'un été, alors qu'il passe ses vacances auprès d'une grand-mère d'origine française volontairement exilée au bord de la steppe, il est bouleversé par la découverte de la langue et de la civilisation de notre pays. Le voilà subjugué, et bientôt déchiré entre une appartenance rêvée à la France – celle déjà lointaine de la jeunesse de sa grand-mère –, et son appartenance réelle au monde russe et à son siècle, marqué par les séquelles de la Grande guerre et du stalinisme. Tout le récit est scandé par les étés que l'enfant, puis l'adolescent, puis le jeune homme passe avec la vieille dame, qui est la véritable héroïne du roman. Les horreurs de la guerre (ces anciens combattants réduits à un tronc que les russes appelaient des « samovars »...) et les exactions du stalinisme effleurent par moments et forment un fond de scène d'une extrême puissance. Le roman se termine par un renversement de perspective étonnant, doublé d'un coup de théâtre, lié au fameux testament : mais je n'en dis pas plus.

"Le testament français", publié en 1995, a obtenu le Goncourt (ce qui n'est pas un gage de qualité : Lydie Salvayre l'a obtenu), le Medicis (ce qui l'est beaucoup plus) et le Goncourt des lycéens, unanimité exceptionnelle et parfaitement justifiée.

(31 mai 2023)

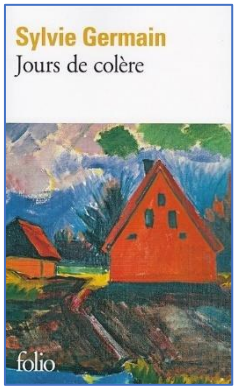


Je pensais que la série des Claudine de Colette, d'abord publiés sous la signature de son mari Willy, et souvent reprise aujourd'hui sous leurs deux noms (par exemple dans l'édition du Livre de poche dont je reproduis ici l'image), étaient des ouvrages parfaitement mineurs dans l'œuvre de l'écrivaine. Or, je viens de lire le premier, "Claudine à l'école", et c'est un enchantement. Willy y a certes porté la main, pour y ajouter certaines allusions grivoises ou scandaleuses (scandaleuses pour l'époque, le tout début du XXe siècle), mais de façon assez légère pour ne pas altérer significativement le livre. (Ces informations sont tirées du volume spécial de La Pléiade publié à l'occasion du150e anniversaire de la naissance de Colette, dans lequel j'ai lu le roman).

Claudine, qui a 15 ans, étudie dans une classe à plusieurs niveaux d'un village de l'Yonne ; elle y prépare puis passe l'examen du brevet élémentaire (équivalent de l'actuel BEPC) ; tout se termine en juillet par une cérémonie mirifique à l'occasion de la visite du ministre de l'Agriculture. Le récit est plus qu'inspiré, il est nourri de bout en bout par les souvenirs de Colette ; si elle a modifié les noms de ses compagnes, de l'institutrice, etc. la plupart des faits rapportés sont véridiques. C'est une turbulence de petits événements, parfois ordinaires, parfois curieux ou drolatiques, où chaque personnage joue un rôle très typé, comme sur la scène d'un théâtre de campagne. Un théâtre à deux reines : Claudine, dont l'indépendance et la "folie" font merveille, et l'institutrice, attachante dans ses contradictions, tant sentimentales que pédagogiques.

Non seulement Colette a un esprit du diable, qui fait de cette lecture un délice permanent, mais ce court roman (200 pages) fourmille d'inventions de langue et d'images ("Tu seras laide comme quatorze péchés capitaux", ou ceci, à propos du ministre : "Ce rogue petit monsieur à ventre de bouvreuil"), et, dès ce coup d'essai, elle se révèle une grande écrivaine. Antoine Compagnon, qui signe la préface au volume de La Pléiade, rappelle que Colette a parfois souffert d'une réputation de romancière pour dames, comme Somerset Maugham, que certaines de ses activités paralittéraires ont sans doute encouragée. C'est terriblement réducteur. On n'en est plus là, heureusement. En voilà une qui aurait bien mérité le prix Nobel !

(17 avril 2023)



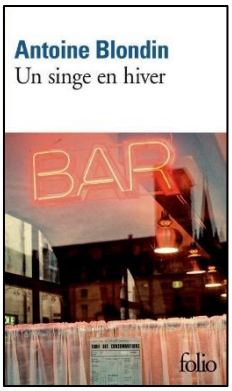
La petite polémique à propos du texte donné à l'épreuve de français du bac a montré à nouveau l'ampleur de l'échec du système scolaire, qui produit en masse des incultes et ne joue plus que très mal son rôle de réparation des différences culturelles – j'en profite pour louer les Lagarde et Michard, les maîtres de ma lointaine scolarité, grâce auxquels un enfant de milieu populaire pouvait découvrir la littérature et, ce qui est aussi important, son histoire. Le fameux texte de Sylvie Germain, honnie par certains lycéens, m'a donné envie de lire *Jours de colère*, le roman d'où il est extrait.

C'est le récit d'un amour posthume, donc d'une folie. Il est ancré dans un hameau isolé au bord des forêts, quelque part au-dessus de l'Yonne, dans un temps imprécis, dont on comprend aux dernières pages qu'il s'agit de la fin du XIXe. Un bûcheron, un rustre âpre au gain et de cœur inflexible, surprend une scène de crime et s'éprend de la femme assassinée… S'ensuit un long enchaînement de vengeances à l'encontre du criminel et de sa descendance. À ce premier fil narratif, se mêle l'histoire d'une famille voisine, qui tombe elle aussi sous le coup de la colère de notre homme, devenu tout puissant dans le hameau. Cela ne peut que finir très mal. L'intrigue est assez simple et très efficace. On rêve de ce qu'aurait pu en tirer un Faulkner, ou un Michon, un Millet. Mais, sans s'évader totalement de la réalité, Sylvie Germain tire le récit vers la magie. C'est ainsi, par exemple, qu'une femme vouée à la Vierge par sa mère accouche d'un fils tous les 15 août, à des heures échelonnées dans la journée, engendrant donc 4 fils du Matin, un fils du Midi et 4 fils du Soir, nantis des caractères que ces heures présupposent. Comme on le voit, le récit est souvent gouverné par une métaphore, la projection d'une idée dans le monde réel, une allégorie faite événement.

La langue est à l'unisson, extrêmement fleurie, comme on le dit de la barbe de Charlemagne : c'est une effervescence incontrôlée d'images qui semblent arrachées aux manuels de catéchisme – des fleurs, des étoiles, des anges, etc. en avalanche. « Sa joie… avait… le goût et l'odeur d'un fruit mûr etc. ». Si le récit est voué à la Vierge, la langue, elle, est vouée à la Trinité ; tout y va par trois ; les épithètes et autres qualificatifs (« En suspens dans l'oubli, l'indifférence et la mélancolie. ») et même les phrases. L'histoire progresse lentement, par vagues, dans un long ressassement où chaque membre de phrase est deux fois repris sous une autre forme avant une nouvelle avancée. J'ouvre les pages au hasard : « Jour de colère aujourd'hui. Jour de colère chaque jour de sa vie. Jour de colère pour toujours. Le vieux Mauperthuis sentait son cœur battre de colère etc. » Impossible que Sylvie Germain ne se soit pas avisée de ce tic d'écriture qui gâche la lecture. Si bien qu'en refermant le livre, le lecteur trouve lui aussi au Code Civil des beautés

insoupçonnées. « Le style, disait Jude Stéfan, c'est l'effort contre soi-même ». Il est vrai que l'autrice était alors jeune : *Jours de colère* est son deuxième roman. Il faudrait aller voir dans la suite de son œuvre ; je délègue cette tâche à qui le voudra. Pour autant, je ne regrette pas ma lecture, pour l'intrigue, marquante.

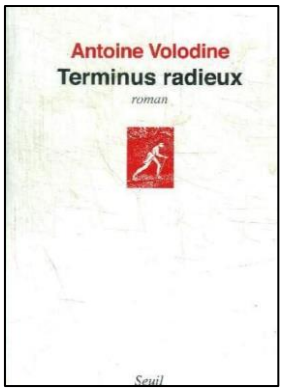
(19 mars 2023)



Les célébrations ont de bon. J'avais laissé passer celles d'Antoine Blondin, d'ailleurs modestes, sans me décider à le lire, lacune que je viens de réparer avec *Un singe en hiver*. J'arrive sans doute très tard ; la voie est bien frayée ; mais si, par hasard, l'un de mes aimables lecteurs ne connaissait pas Blondin, qu'il vole à ce singe. Il faut traverser en apnée les 4 premières pages, sans doute écrites sous l'emprise d'un vieux marc d'alambic, car on n'y comprend pas grand-chose (l'auteur non plus, sans doute) ; mais, passée cette épreuve initiatique, quel régal ! L'histoire importe assez peu ; c'est une anticipation du *Théorème* de Pasolini, dans un autre registre, et au milieu des décors de la côte normande. Un vieux jeune homme, qui a fui Paris à la suite d'une rupture amoureuse et d'une cuite mémorable, se retrouve plus ou moins à son insu à Tigreville, où sa fille est en pension. Il débarque dans un hôtel dont le patron, un ancien officier des comptoirs de la Chine, a cessé de boire dix ans auparavant, en se jurant de ne pas repiquer. Or, ce grand bourru se prend d'amitié pour son hôte... Boira-t-il, boira-t-il pas ? Le jeune ivrogne détruira-t-il cette famille rangée ?

Il y a autre chose qu'un récit bien mené, qui finit en feu d'artifice ; il y a que Blondin est un grand styliste, ses pages brasillent d'inventions, on s'en étonne, on les jalouse, on aurait tôt fait d'en remplir un demi-carnet – faut-il boire pour avoir du génie ? Je ne résiste pas au plaisir (malsain peut-être, et déprimant, quand on se réfléchit chaque jour dans son écran, où la page peine à venir) de citer quelques-unes des expressions que j'ai recopiées : « à la merci d'un coup d'enfance », « vivre maritalement avec un billard électrique », « l'émotion exigeait cet effort d'évocation qu'on mobilise sur les tombeaux », etc. Le livre est court, on ne l'a pas terminé qu'on a déjà commandé *Les enfants du bon Dieu*…

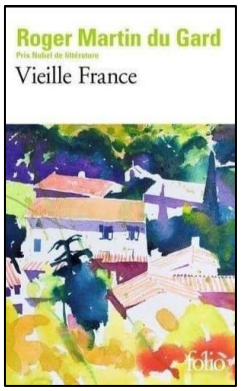
(2 mars 2023)



Je viens enfin de lire *Terminus radieux*, de Volodine, qui m'attendait sur mes rayons depuis 9 ans. J'ai lu très vite ces 620 pages, contrairement à mon habitude, emporté par le récit et porté à chaque instant (ou presque) par la langue de Volodine, claire et douée d'un grand pouvoir d'incarnation du réel. Pourtant, cette lecture est une expérience déroutante, et il est difficile d'en parler simplement. Nous sommes quelque part dans le grand futur, après la chute de la Deuxième Union Soviétique et l'annihilation, par irradiation nucléaire, de l'immense territoire russe. Des grappes d'individus, nostalgiques du régime défunt et restés fidèles au marxisme-léninisme, errent dans ces terres presque vides. On suit leurs minces aventures, et cette composante uchronique, comme on dit aujourd'hui, est pour moi la composante la plus intéressante du livre.

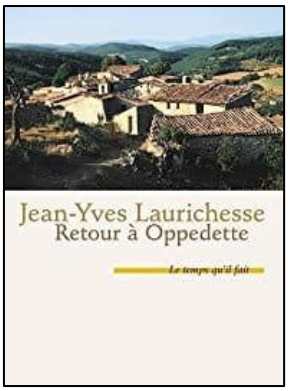
J'ai eu beaucoup plus de mal avec la composante chamanique, habituelle à l'auteur, certes, mais ici particulièrement extravagante. Les vivants sont des morts ou des demi-morts, errant dans le Bardo, dont l'esprit est habité par un gourou post-nucléaire, immortel et transformiste (il se mue volontiers en corbeau...), qui impose de fastidieuses séances d'écoute de proses post-exotiques à ses victimes (et au lecteur) et qui se ressource au contact de la pile atomique d'un ancien kolkhoze... Je simplifie... Puis le temps se dilate, une journée devient 49 ans où 2045 ans et des poussières... C'est trop pour moi et mon malheureux esprit de géométrie, et c'est dommage, car le livre ne manque pas par ailleurs de qualités. Le 48e chapitre (l'avant-dernier, donc, pour sacrifier à la magie des nombres) est l'un des plus intéressants, car Volodine y expose, par le biais d'une fiction, sa conception de la littérature. Je ne sais pas si ces lignes donneront envie de lire ce livre : c'est pourtant ce que je recommande.

(13 février 2023)



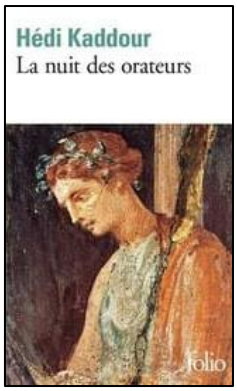
Ces vieux auteurs, quelle plume ! Ce n'est, dit Roger Martin du Gard, qu'un « simple album de croquis villageois », mais c'est un vrai bonheur de lecture. Un ami me l'avait vivement conseillé, je le conseille vivement à mon tour. Le fil narratif est simple : un facteur d'un petit village du sud fait ses deux tournées quotidiennes (si, si, cela a existé, c'était avant que la Poste ne soit abandonnée aux comptables) et se mêle aux intrigues du moment, tout en tramant les siennes. Les indigènes (c'est à dire un peu nous, tous autant que nous sommes) se révèlent avec leurs désirs, leur cupidité, leurs rêves et leur lâcheté, le héros le premier... Le livre n'a que 150 pages, il se lit d'une traite et l'on regrette de ne pas assister à une deuxième journée de tournées. Cela tient à l'intelligence de l'auteur, vive, et à ses trouvailles de langue, qui ravissent. Exemple, cette bouche « fendue comme une tirelire » ou cette femme « électrique comme une chèvre »... Oui, ce vieux prix Nobel, quelle plume !

(26 janvier 2023)



Jean-Yves Laurichesse est un spécialiste de Claude Simon (deux de ses livres, dont le très beau *Loge de mer*, sont écrits dans la lumière de notre grand Nobel - pardon pour la perfidie...) et de Jean Giono, mais il n'est en rien un épigone de ses illustres prédécesseurs. Ses livres, d'une écriture apparemment simple mais d'une mesure parfaitement juste, à la langue claire et riche en résonances, possède un charme mélancolique qui me touche presque infailliblement. Celui-ci n'y déroge pas, d'autant qu'il rejoint, par l'aventure de l'un de ses personnages, un thème sur lequel je viens de travailler pour la suite de mon roman *L'oca nera* : la disparition volontaire. C'est l'un de ces livres qu'on se plaira à relire : sont-ils si nombreux ? C'est publié par Le Temps qu'il fait, excellent éditeur qui poursuit loin du bruit un travail remarquable.

(6 décembre 2022)



Nous sommes sous Domitien, dans la Rome de la fin du premier siècle, sur laquelle le maître et dieu règne par la peur. Le récit est porté tour à tour par plusieurs personnages, et plus particulièrement par Tacite, le futur historien, et par sa jeune épouse Lucretia, qui est une magnifique création littéraire. On y voit passer, de près ou de loin, tout ce que la Ville compte ou comptera de poètes, Martial, Juvénal, et d'écrivains, à commencer par Pline le jeune et Pétrone. Les mécanismes du pouvoir sont analysés avec une redoutable intelligence, dans une langue qui se développe sans heurt, en longs méandres, qui n'est pas sans rappeler celle des grands « éloquents » (pardon !) latins. J'ajoute que le récit est passionnant, tant pour ce qu'il donne à voir et à comprendre de la société impériale de cette époque, que pour l'intrigue elle-même. Connaissant l'auteur, on n'en sera pas surpris...

(3 décembre 2022)

Profitant de la fin d'un des tomes de Madame de Sevigné, je viens de lire *Maître anciens*, de Thomas Bernhard. De lui, j'ai vu trois ou quatre pièces de théâtre, et n'en ai aimé (c'est un euphémisme) aucune – je parle des textes, non des mises en scène. Mais, me disent des amis en qui j'ai confiance, férus de bonne littérature, et dont je partage ordinairement les goûts, il faut lire ses romans, et d'abord Maîtres anciens. Je l'ai donc lu, avec grand peine et grand ennui. Indépendamment de la traduction, maladroite, le style est lourdingue, volontairement lourdingue, ce qui ne le rachète en rien. C'est « écrit dans un style épouvantable qui, de plus, est grammaticalement au-dessous de toute critique », comme Bernhard l'écrit d'un autre ; c'est « l'auteur le plus ennuyeux et le plus hypocrite qu'il y ait dans la littérature allemande. » En outre, son perpétuel ressassement de méchancetés à propos de tout et pour tous, ses perpétuelles vitupérations de vieillard aigri, dénuées de toute nuance, sa pensée perpétuellement grossière et schématique me sont insupportables. Je ne comprends pas sa notoriété, sinon pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature. Qu'on porte ceci à mon débit…

(26 septembre 2022)